

L'énigme des ambiances en partage

Jean-Paul Thibaud

► **To cite this version:**

Jean-Paul Thibaud. L'énigme des ambiances en partage. Jean-Paul Thibaud et Cristiane Rose Duarte. Ambiances urbaines en partage. Pour une écologie sociale de la ville sensible, MétisPresses, 2013, <<http://www.metispresses.ch/>>. <hal-01113932>

HAL Id: hal-01113932

<http://hal.univ-grenoble-alpes.fr/hal-01113932>

Submitted on 6 Feb 2015

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers. L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



L'énigme des ambiances en partage

Jean-Paul Thibaud

in : Jean-Paul Thibaud et Cristiane Rose Duarte (eds.)

Ambiances urbaines en partage.

Pour une écologie sociale de la ville sensible.

MetisPresses, 2013, pp. 7-19

Ambiances en partage

« Ambiances en partage » : une telle expression recouvre au moins deux acceptions. D'une part, on peut *questionner la possibilité du partage des ambiances*, se demander par exemple si une ambiance est toujours de l'ordre du partage, si certaines conditions doivent être remplies pour qu'une ambiance soit partagée, si le domaine du partageable prend une coloration particulière quand on le jauge à l'aune des ambiances... On est ici dans « l'ambiance ressentie », l'ambiance en tant que qu'éprouvée par les sens. D'autre part, on peut *mettre l'idée d'ambiance en partage*, tester dans quelle mesure il est possible de s'accorder sur la notion d'ambiance, ouvrir le débat sur l'acception et l'apport d'une telle notion, expérimenter des formes de dialogue entre divers champs disciplinaires... On est là dans « l'ambiance réfléchie », l'ambiance en tant que soumise à l'examen de pensée. Questionner l'expérience commune d'une ambiance (ambiance ressentie) et mettre la notion d'ambiance en débat (ambiance réfléchie) ne constitue en fait que les deux faces d'une même médaille, les deux versants des ambiances en partage. Il en va ici des possibilités de passage entre le champ de l'expérience sensible et celui de la pensée réflexive, de l'articulation entre le domaine de l'empirie et celui de la théorie. Et déjà nous sommes plongés au centre même de l'énigme, tant l'ambiance met en tension le sentir et le connaître, procède d'un je-ne-sais-quoi qui ne saurait trouver de résolution définitive. Comme pour Saint-Augustin avec le temps, nous avons tous l'expérience des ambiances dans la vie de tous les jours et pourtant nous avons bien du mal à dire précisément de quoi il s'agit.

Le propos développé dans ce recueil ne consiste pas à tenter de percer une telle énigme mais plus modestement à tirer profit des paradoxes sensibles qu'elle pose et des mystères concrets qu'elle recèle. C'est que l'énigme des ambiances en partage prend de multiples visages et conduit à de nombreux questionnements relatifs aux cultures, aux langages et aux corps urbains. Aussi, plutôt que de tenir un propos par trop général, il paraît préférable de mettre cette énigme en variation, décliner, préciser, spécifier autant que possible la diversité des pistes qu'elle ouvre. Nécessité donc d'incarner le propos, de s'appuyer sur des expériences vécues, des cas concrets et des travaux empiriques pour savoir de quoi il en retourne. Si une énigme consiste à « associer des choses impossibles en parlant de choses réelles » (Aristote), c'est en restant au plus près du terrain que nous aurons des chances de déployer au mieux la puissance heuristique des ambiances en partage. Les articles qui composent ce recueil font état de diverses enquêtes de terrain et investigations urbaines qui participent toutes de cette tentative de clarification des ambiances en partage.

Les textes présentés ici résultent d'une collaboration franco-brésilienne développée depuis plusieurs années dans le cadre du *Réseau International Ambiances*¹. Cette collaboration s'est

¹ Pour une présentation du Réseau International Ambiances, se reporter en particulier aux actes du 1er et du 2nd Congrès International sur les Ambiances (Augoyard 2011 ; Thibaud & Siret 2012).

appuyée sur de nombreux échanges entre l'équipe de recherche CRESSON de l'Ecole Nationale Supérieure d'Architecture de Grenoble (ENSAG) et trois équipes de recherche brésiliennes : le Laboratoire de recherche Architecture, Subjectivité et Culture (LASC) de l'Université Fédérale de Rio de Janeiro (UFRJ), le Laboratorio Urbano de l'Université Fédérale de Bahia (UFBA) et le Laboratoire d'Etudes Urbaines (LABEURB) de l'Université d'Etat de Campinas (UNICAMP). Un colloque « *Ambiências Compartilhadas / Ambiances Urbaines en Partage* » organisé en 2009 à Rio de Janeiro a permis de formaliser les échanges entre ces diverses équipes et déployer les problématiques de chacune d'elles. L'axe *Cultures/Ambiances* a été piloté par le LASC, l'axe *Langages/Ambiances* par le LABEURB et l'axe *Corps/Ambiances* par le Laboratorio Urbano. Ces trois entrées thématiques ont révélé combien l'ambiance constitue un champ d'intérêt commun entre la recherche française et la recherche brésilienne. De toute évidence, le champ des ambiances architecturales et urbaines est en train de se développer à l'échelle internationale, le pôle brésilien constituant sans doute une figure de proue à cet égard. Ces échanges ont également permis de mettre en évidence un double écart entre la France et le Brésil : d'une part, un écart de situation entre les espaces urbains français et brésiliens (en particulier en ce qui concerne la teneur publique de tels espaces) ; d'autre part, un écart d'approche des ambiances (un accent souvent plus politique étant donné dans les travaux brésiliens en la matière). D'une certaine manière, l'échange franco-brésilien tel que présenté dans cet ouvrage constitue un laboratoire d'expérimentation des ambiances en partage. Il met à l'épreuve la possibilité d'une entente commune sur la notion d'ambiance et dévoile combien une pluralité de perspectives est à l'œuvre, jouant de la diversité des champs disciplinaires convoqués, des situations urbaines étudiées et des contextes culturels mobilisés.

Divers arguments peuvent être brièvement présentés dans cette introduction, se complétant et se répondant à de nombreux égards, déclinant chacun à leur manière le lien complexe entre ambiances et villes. Cette exploration des modes d'existence problématique des ambiances témoigne à la fois de la grande richesse de ce domaine d'étude et des précautions toutes particulières que l'on doit prendre à son égard. En effet, l'ambiance demande que l'on en prenne soin, nécessite un regard attentionné à son égard, faute de quoi elle s'évanouit ou disparaît dans le champ plus vaste de l'environnement, ou encore dans celui du paysage. Il est sans doute des sujets de recherche fragiles et précaires, ne se laissant effleurer qu'au prix d'un long travail d'approche. C'est que l'ambiance donne vie au monde environnant, le rend véritablement habitable, et renvoie à des aspects extrêmement sensibles de la condition humaine. Que serait donc un monde dépourvu d'ambiances ? Il suffit de se poser la question pour comprendre combien il convient plus que jamais de nourrir ce domaine fondamental de l'habiter et du vivre ensemble.

Epreuve : faire remonter le sensible à la surface

Le passage par l'ambiance permet de mettre les cultures ordinaires à l'épreuve du sensible et relire les enjeux du social à l'aune de la question esthétique. Pour cela, un travail de déprise des cadres habituels de perception s'avère nécessaire. C'est que les sociétés urbaines se conjuguent au pluriel, mobilisent une pluralité de mondes sensoriels et façons de les éprouver. Sans doute sommes-nous ici au plus près de la démarche ethnographique consistant à se défaire de ce qui semble aller de soi pour permettre l'émergence de l'altérité ou de l'ailleurs. Nous nous rapprochons ici du dépaysement comme méthode, comme procédé opératoire de décentrement, à la manière des anthropologues de terrain cherchant à donner sens à ce qu'ils ont sous les yeux. Qui dit investigation sur les cultures urbaines suppose ainsi une opération de dissolution des stéréotypes et une entreprise de circulation des catégories tenues pour acquises. Nous aurons l'occasion de revenir sur l'intérêt heuristique du dépaysement mais

retenons pour l'instant l'importance de développer une posture réflexive permettant de mettre en variation le rapport que nous entretenons avec le réel. Autrement dit, s'intéresser aux cultures urbaines suppose une capacité à rendre possible la rencontre avec et entre des manières différentes d'être au monde.

Mais encore, un second point tout à fait fondamental nous rapproche plus encore des ambiances en tirant toutes les conséquences d'une démarche attentive aux formes et expressions de la vie sociale. On sait qu'user des sens dans la vie quotidienne, c'est inévitablement percevoir quelque chose, identifier des objets, interpréter des scènes, pratiquer le monde à portée. Mais en même temps, parallèlement à ce percevoir — à cette activité perceptive d'ordre pratique et cognitive — existe un autre versant du sensible tout aussi important, indissociable, de l'ordre du sentir. Ce moment du sentir constitutif de l'expérience esthétique renvoie plutôt à des façons d'éprouver le monde, se rapporte à des tonalités affectives et des manières d'être ensemble dans un milieu. Avec une telle esthétique des ambiances, on a affaire à la dimension pré-réflexive de l'expérience, celle qui passe avant tout par un vécu corporel et une sensation immédiate. Erwin Straus (1935) l'a bien montré, qui distingue le moment « pathique » du moment « gnosique » de notre rapport au monde. Or dans la vie de tous les jours, le percevoir tend à recouvrir au moins partiellement le sentir. Le problème consiste alors à le faire remonter à la surface.

A cet égard, l'anthropologie modale développée par François Laplantine (2005) nous aide à introduire la question des manières de sentir dans l'étude des sociétés urbaines en émettant l'idée d'une épistémologie rythmique. Comme il le remarque à propos de la culture japonaise, il ne s'agit pas de rendre compte du monde sensible en s'appuyant seulement sur la discontinuité des signes (qu'il faudrait interpréter au mieux) mais également sur la continuité des rythmes (qu'il faudrait plutôt mettre en variation). Autrement dit, on assiste ici au déplacement d'une sémiotique vers une esthétique fondamentale se donnant les moyens de revenir à l'exercice de la sensibilité en situation. Il s'agit là d'un point tout à fait central puisqu'il relève d'une condition de possibilité d'un travail sur les ambiances : sans la reconnaissance de ce plan du sentir, la notion d'ambiance perd tout son sens. Le détour par l'étude d'autres aires culturelles, le passage par des expériences déstabilisantes, l'intérêt porté à des états et des modes d'existence limites et l'étude attentionnée des brèches de la vie quotidienne constituent autant de situations dépaysantes permettant de se rapprocher de ce plan d'immanence sensible, affectif et atmosphérique de l'expérience urbaine.

Comme on le voit, nous nous acheminons actuellement vers une nouvelle posture de recherche – commune à l'anthropologie sensible et à l'esthétique des ambiances – permettant de penser la culture comme dynamique de la sensibilité et les cultures urbaines comme autant d'émergences du monde sensible en train de se configurer. Il en va ici de la socialisation du sensible, des processus d'apprentissage et de création en œuvre au sein du *sensorium* humain, ne se limitant pas au strict domaine artistique mais s'actualisant plus largement avec et en fonction des environnements du quotidien. Si l'on suit cette piste, l'espace urbain contemporain se présenterait comme le lieu par excellence du façonnage de nouvelles formes de sentir. Mais de telles considérations supposent que l'on n'en reste pas à une mise en avant des dimensions pratiques et fonctionnelles de la vie quotidienne, que l'on ne considère pas uniquement non plus les dimensions cognitive et interprétative de l'expérience perceptive, elles nécessitent bien plutôt que l'on redonne toute sa place au *sensorium* humain. A cette condition, les cultures sensibles se déploient à l'articulation de l'agir et du pâtir, au point de rencontre entre une *praxis* et une *aesthesis*.

Partage : mettre en perspective l'éprouver en commun

L'ambiance permet de poser à nouveaux frais la question de l'être-ensemble en convoquant le double mouvement de socialisation du sensible et de sensibilisation du social. Qu'en est-il du partage du sensible sitôt qu'on le pose en termes d'ambiance ? Comment est-ce que des sensibilités différentes se saisissent d'une ambiance ? En quoi celle-ci conduit-elle à repenser les formes sensibles de la vie sociale ? Deux aspects fondamentaux de l'ambiance méritent d'être relevés ici, aidant à avancer dans ce questionnement. D'une part, l'ambiance relève d'un tiers, d'un médium sensible, d'un troisième terme entre moi et autrui (Böhme 1993). Loin de se cantonner à une pure expérience privée, de se réduire à une simple humeur subjective, l'ambiance n'a de cesse de rendre publiques des tonalités affectives, de les donner à voir, entendre, sentir, toucher... bref, de les faire apparaître aux yeux, aux oreilles et à la peau de tous. Tel le chœur d'orchestre, l'ambiance rend perceptible la tonalité des situations en cours et accompagne la vie en commun. D'autre part, l'ambiance est le lieu par excellence de l'exercice du sentir et procède donc fondamentalement d'une relation empathique avec le monde. Autrement dit, une ambiance suppose un mode de synchronisation et d'adhésion immédiat avec le milieu environnant. Le caractère public des tonalités d'une ambiance et l'adhésion immédiate au monde ambiant constituent deux aspects essentiels à partir desquels se pose la question de l'éprouver en commun.

Diverses propositions de ce recueil s'essaient à expliciter le mouvement d'unification en œuvre dans une ambiance. On parle alors d'« unité d'ambiance » en s'intéressant par exemple aux phénomènes de résonance, de contagion, d'imitation, de syntonie, voire même parfois d'unisson et de fusion. De ce point de vue, l'ambiance procède d'un entre-deux atmosphérique, d'un enveloppement – d'un mode de reliance – faisant valoir notre aptitude à vibrer avec autrui, à être en sympathie au sein d'un collectif. Il en va ici de son caractère immersif et de notre capacité à être plongé dans un même milieu ambiant, aussi fugace et circonstancié soit-il. Si ce fond indistinct est constitutif de tout vécu collectif d'une ambiance, s'il constitue d'une certaine manière son socle expérientiel, il ne doit pourtant pas occulter le fait que nous vivons dans un monde pluriel et que divers et variés sont les rapports que nous entretenons à une ambiance. Nous pouvons donc être plongés ensemble dans une même ambiance (entre-deux atmosphérique) tout en développant des manières différentes de s'y sentir plongé. Dire que « on n'est pas dans l'ambiance » signifie que le vécu subjectif ne rentre pas nécessairement en parfaite adéquation avec la tonalité dominante de la situation. A la relation empathique constitutive de tout vécu d'ambiance – je ne peux pas ne pas être sensible à l'ici et maintenant de la situation sensible dans laquelle je me trouve – se rajoute un autre niveau d'expérience relatif à mon sentiment de présence dans la situation qui peut être plus ou moins prononcé, plus ou moins marqué du sceau de la familiarité ou de l'étrangeté. Il ne s'agit donc pas seulement être présent ensemble dans une même situation mais de ressentir plus ou moins cette présence partagée.

Un troisième aspect de l'éprouver en commun a trait à la forme même de cet éprouver. En effet, si l'on a plutôt l'habitude d'assimiler l'ambiance à un vécu collectif convivial – dire qu'il y a de l'ambiance signifie habituellement que la situation est animée, voire amicale – elle peut tout aussi bien être tendue, électrique, exécrationnelle, conflictuelle. Bref, toute la palette des formes de sociabilité peut être décrite en termes d'ambiance. Ici, on a bien toujours affaire à un éprouver en commun, simplement cet éprouver peut être problématique et irrésolu, chargé d'instabilité et de précarité concernant la teneur et la cohésion du collectif lui-même. Il ne s'agit pas ici de faire appel à d'un ressenti subjectif mais bien plutôt au mouvement et au déroulement d'une situation sociale qualifiée par une tonalité affective plus ou moins positive et cohésive, euphorique ou dysphorique, consonante ou dissonance, et susceptible d'ailleurs d'évoluer dans le temps d'une manière ou d'une autre (dans le sens de la résolution ou de la

dégradation). Pour faire bref, l'ambiance conduit à penser l'éprouver en commun dans le tissage complexe entre le plan « existentiel » (empathie à l'égard du monde ambiant), le plan « contextuel » (degré de présence à la situation) et le plan « interactionnel » (forme de sociabilité exprimée dans la tonalité).

Instauration : initier une écologie politique des ambiances

L'ambiance s'inscrit au sein des mutations actuelles des espaces habités et participe des processus de transformation des territoires urbains. Si elle convoque une manière originale de penser l'expérience habitante, elle engage également des enjeux de conception et d'aménagement de toute première importance. Quelles sont les conséquences socio-politiques d'un design urbain conçu en termes d'ambiance ? Comment tester et mettre en œuvre la puissance critique de la notion d'ambiance ? En quoi l'ambiance renouvelle-t-elle nos façons de concevoir les environnements du quotidien ? En posant de telles questions, ce n'est pas seulement l'ambiance en tant que milieu prédonné ou déjà-là qui se prête à examen, mais également l'instauration des ambiances, *l'ambiantação* selon le beau terme rencontré au Brésil. Cette attention portée aux processus, conditions et modalités de mise en ambiance des espaces urbains préfigure ce que pourrait être une écologie politique des ambiances.

Remarquons tout d'abord que si le sensible prend de plus en plus d'importance dans les pratiques et les représentations du monde contemporain – allant de la sphère intime au mouvement de globalisation – il est nécessaire de s'entendre un minimum sur ce terme, faute de quoi le propos prend le risque de perdre ce qui en fait sa force heuristique et sa puissance critique. Alors que le sensible convoque fondamentalement un versant affectif, il ne doit pas être confondu pour autant avec ce qui serait de l'ordre de la sensiblerie, avatar de la fabrique contemporaine de la compassion, du sentimentalisme politique et autres règnes de la résignation collective. Par ailleurs, le sensible mobilisé avec l'ambiance n'est pas non plus celui du luxe gratuit, du confort facile ou du cosmétique contemporain qui traverse trop souvent les discours publicitaires et autres mises en scène commerciales. De même, le développement actuel de la réalité augmentée et des technologies embarquées ne peut en aucun cas prétendre recouvrir le domaine des ambiances et se substituer à une réflexion fondamentale sur l'habiter contemporain. C'est dire que la notion d'ambiance qu'il s'agit de faire valoir ici ne peut et ne doit pas être annexée à un simple effet du sentimentalisme postmoderne, à une pure valeur marchande ou à un strict environnement *hi-tech*. Il n'en demeure pas moins que l'écologie politique des ambiances ne peut pas faire l'impasse sur le développement croissant des modes d'instrumentation et d'instrumentalisation du monde sensible. Il en va ici de la mise à jour des formes d'encadrement, de programmation et de gouvernementalité des environnements sensoriels du quotidien. On peut ainsi se demander comment une approche en termes d'ambiance se situe dans la tension entre stratégies aménagistes et tactiques habitantes, entre lieux de pouvoir et occasions de résistance. Bref, jusqu'à quel point une démarche en matière d'ambiance peut-elle faire l'économie d'une réflexion sur les enjeux éthiques et politiques présents dans toute pratique urbanistique ou aménagiste ?

Tout un champ de la recherche s'ouvre ici qui s'attacherait à déconstruire le sens profond de l'esthétisation des espaces publics à laquelle nous assistons, qui démontrerait les logiques en œuvre dans le marketing sensoriel et territorial, qui étudierait les politiques publiques et culturelles en matière d'aménagement sensoriel, qui mettrait à l'épreuve des hypothèses relatives à l'uniformisation, l'aseptisation ou la normalisation des espaces sensibles collectifs. Il s'agit donc bien ici de développer une analyse critique des formes actuelles d'instauration du sensible, conjuguant approche molaire et moléculaire, proposant de saisir dans les dispositifs

urbains les plus ordinaires les enjeux socio-esthétiques dont ils sont porteurs, clarifiant le partage du sensible implicite qu'ils mobilisent ou reconduisent.

Mais encore, il ne faut pas oublier non plus ou sous-estimer la production ordinaire et continue des ambiances urbaines par les citoyens eux-mêmes. En effet, une des leçons que nous enseigne l'ambiance est que l'espace vécu n'est en aucun cas le simple résultat de la réception des espaces conçus. L'activité habitante elle-même – se déclinant dans les perceptions sensibles, les actions pratiques, les expressions culturelles et les interactions sociales – participe de la mise en ambiance des espaces urbains. Dans l'exercice de leurs compétences ordinaires, les citoyens configurent le milieu ambiant, témoignent de savoirs-aménager et font montre de micro-résistances à l'égard des espaces-temps par trop contraignants ou inhospitaliers. Une littérature scientifique abondante existe déjà qui témoigne de cette logique de l'occasion, du *kairos*, du faire-avec. Par contre, un champ moins défriché concerne le domaine des ambiances lui-même. Qu'est-ce donc que d'acclimater et de s'acclimater à une situation ? Comment des formes de vie sociale donnent-elles le ton à un territoire ? Quelles sont les efficaces qui conduisent à une intensification de l'expérience ? Quelle place doit-on donner à l'improvisation dans la composition d'un milieu sensible ? Là encore, les questions ne manquent pas qui permettent de prendre la mesure des pratiques quotidiennes dans l'économie d'ensemble d'une ambiance urbaine.

Tout laisse à penser que la notion d'ambiance est en train de devenir un véritable enjeu dans la manière de penser et de concevoir les transformations de l'environnement urbain contemporain. Tel Janus, l'ambiance aurait une double face : celle d'analyseur critique et de décodeur des tendances les plus en pointe en matière de marketing sensoriel de toutes sortes ; celle d'instrument particulièrement efficace de mise en condition et de mise en scène des environnements marchands et commerciaux de diverses natures. Bien sûr, cette dichotomie n'est pas aussi tranchée qu'elle n'y paraît, la place et la fonction des actions artistiques en témoignent, qui peuvent être autant des instances de légitimation des logiques de marketing que des lieux de déstabilisation des évidences perceptives. Autrement dit, loin d'être neutre, la notion d'ambiance semble bel et bien prise dans des stratégies socio-esthétiques qui traversent l'évolution du monde sensible à venir.

Immersion : prendre au sérieux les enjeux de l'*in situ*

Comme on l'a vu précédemment, l'ambiance procède fondamentalement d'un rapport d'immersion au sein du monde environnant. Thématiser l'expérience en termes d'ambiance conduit à expliciter ce que c'est que d'être plongé dans un milieu et nécessite de lire sous un jour nouveau la question de l'*in situ*. Comment penser l'expérience située en termes d'ambiance ? Quel rapport y a-t-il entre une ambiance et une situation ? Quelle place occupe le sensible eu égard au caractère contextuel de l'expérience commune ? Nombreux sont les travaux en matière de microsociologie – et plus largement de théorie de l'action – qui ont fait valoir l'importance de la situation comme registre d'analyse et plan de constitution de l'expérience. L'approche par les ambiances s'inscrit sans doute dans ce mouvement général de reconsidération des aspects contextuels et micrologiques de la vie sociale. Là encore, de manière très schématique, on peut distinguer trois pistes de réflexion relevant des enjeux de l'*in situ* : l'incarnation des expériences situées, la porosité des espaces sensibles et l'efficace des dispositifs matériels.

En ce qui concerne l'incarnation des expériences situées, il s'agit de tirer toutes les conséquences du fait que le corps constitue le lieu premier à partir duquel s'éprouve une ambiance. C'est que l'immédiateté du sentir passe d'abord et avant tout par l'expérience corporelle, relève de ce que la phénoménologie thématise en termes d'expérience pré-réflexive.

Le phénomène d'immersion se caractérise ici par un double mouvement d'incorporation et d'incarnation, de ressenti corporel et d'expression motrice. Peut-être pourrait-on parler ici de « geste ambiant », c'est-à-dire de schèmes sensorimoteurs de base constitutifs d'une ambiance : une ambiance peut être pesante ou apaisante, stimulante ou rassurante, entraînante ou planante... Mais si ce sentir corporel donne une première clé de lecture des phénomènes immersifs – en termes de sollicitation motrice –, il nécessite également de prendre en compte ses implications sociales et imaginaires. Intervient alors ici le plan de l'intercorporel, des chorégraphies tacites qui se tissent par exemple entre passants au sein d'un espace public urbain. Y a-t-il alors une pertinence à parler d'un « corps commun » ? Comment fait-on corps collectivement à une ambiance ? Autrement dit, non seulement le corps propre mais aussi l'entre-corps, l'intercorps, le corps-à-corps. De plus, ce plan sensorimoteur de l'expérience n'est pas clos sur le strict ici et maintenant, il mobilise également des phénomènes de mémoire involontaire qui relient des expériences passées entre elles et transportent le sujet dans d'autres espaces-temps vécus. Une odeur me ramène dans le passé, une sonorité m'évoque une autre situation... Il en va ici d'une ouverture imaginaire du monde ambiant mettant en œuvre des processus d'associations, de métaphorisation et de sédimentation sensorielles. Bref, l'immersion procède ici de la mise en phase des corps proches et de la mise en relation des situations vécues.

En ce qui concerne la porosité des espaces sensibles, il est plutôt question des formes de filtrage des situations et des modes d'attention du public. D'une part, toute situation se présente comme une enveloppe, comme une 'membrane interactionnelle' (Samuel Bordreuil) à partir et en fonction de laquelle se règle le rapport à l'environnement immédiat. Des acteurs engagés ensemble dans une même situation – par exemple parler ou marcher ensemble – entretiennent entre eux un contact privilégié qui les plonge dans un 'bain interactionnel', dans un fluide atmosphérique « qui les saisit en les entourant et les dirige tous les deux ensemble » (Tellenbach 1992). Celui-ci n'est pas pour autant imperméable aux émergences et événements issus du monde environnant (une interpellation, un incident,...). La question est alors de décrire l'interaction et la compénétration de la situation sociale et du contexte urbain, la manière dont des engagements situationnels se modulent et se modalisent selon ce qui se passe, les ajustements qui ont lieu entre la tonalité de l'interaction sociale et celle du milieu ambiant. Mais encore, la forme et la distribution des modes d'attention sont ici essentielles, opérant des ajustements subtiles s'appuyant sur la possibilité de jouer des attentions périphériques et des franges attentionnelles (l'écoute distraite, la vision périphérique, l'attention distribuée, etc.).

Enfin, l'efficace des dispositifs matériels pointe du doigt le rôle actif des environnements construits dans la production des phénomènes immersifs. Il en va ici du mode d'enveloppement d'une ambiance et des effets sensibles auxquels elle donne lieu. Selon les caractéristiques morphologiques et plastiques de l'espace bâti, on est en présence de formes de spatialité plus ou moins ouvertes ou closes, dilatées ou contractées, hermétiques ou poreuses. Le sentiment d'un entour est plus ou moins prononcé, jouant de l'étendue du regard, de l'ampleur des gestes, de la portée de l'oreille. Mais plus largement, on peut se demander si l'on n'assiste pas à l'émergence de nouveaux domaines de conception, de nouvelles modalités et conditions de fabrication de la ville. L'intentionnalité des professionnels de la conception ne viserait pas seulement la production de formes construites inédites et de nouveaux environnements durables mais également la création explicite de milieux sensibles originaux. Les transformations urbaines ne procéderaient plus seulement d'aménagements matériels, elles s'appuieraient également sur une atmosphérisation des espaces de vie et tireraient pleinement profit des potentialités du monde immatérielle.

Notons enfin que l'approche des ambiances n'est pas sans effet sur la manière de penser le rôle et la place des habitants dans la composition des territoires. Il en va ici de la question de l'habiter constitutive de tout acte de transformation de l'espace. En tant que forme de vie sensible, l'ambiance place les habitants au cœur même des débats urbains. Elle aide également à démontrer que les citoyens contribuent à façonner au jour le jour leur milieu de vie, dans leurs gestes les plus anodins et quotidiens. Bref, l'ambiance contribue doublement à une pensée de l'*embodiment* et de l'*empowerment*, faisant du sensible un lieu d'expression des manières d'habiter et de l'habitant un expert ordinaire de son lieu de vie.

Que dire alors de l'énigme des ambiances en partage ? Ce recueil explore la question dans tous les sens, empruntant de multiples chemins et s'orientant de bien des façons. Cultures, langages, corps... Recherche de nouvelles articulations et ouverture à des attentions autres. A la lecture des textes de ce recueil, on s'aperçoit de la nécessité d'expérimenter, de varier les points de vue, de faire résonner l'art et la science, de se risquer à des formes d'écriture inédites. L'ambiance ne contribuerait-elle pas à sensibiliser la pensée urbaine ?

Bibliographie

Augoyard J.-F. (éd.) *Faire une Ambiance*. Bernin : À la Croisée, 2011

Böhme G. Atmosphere as the Fundamental Concept of a New Aesthetics. *Thesis Eleven*, 36, 1993, pp. 113-126

Laplantine F. *Le social et le sensible*. Paris : Teraèdre, 2005

Straus E. *Du Sens des Sens*. traduit de l'allemand par G. Thines et J.P. Legrand, Grenoble : Jérôme Million, 1989 [1935]

Tellenbach H. Analyse phénoménologique de la rencontre inter-humaine dans le Dasein normal et pathologique. in J.-F. Courtine (éd.) *Figures de la subjectivité*. Paris : Editions du CNRS, 1992, pp. 109-118

Thibaud J.-P. & Siret D. (éds.) *Ambiances en acte(s) / Ambiances in action*. Actes du 2nd Congrès International sur les ambiances / Proceedings of the 2nd International Congress on Ambiances, Réseau International Ambiances / International Ambiances Network, 2012